

la manufacture de livres

**Né d'aucune
femme**

FRANCK BOUYASSE

Né d'aucune femme

Franck Bouysse

Né d'aucune femme


la manufacture de livres

ISBN 978-2-35887-271-3

lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La nature ne fait pas rimer ses enfants. »

EMERSON

« Si encore il s'agissait de mots, s'il suffisait de jeter un mot sur le papier et qu'on pût s'en détourner, dans la calme certitude d'avoir entièrement empli ce mot avec soi-même. »

FRANZ KAFKA

« Ce n'est pas devant toi que je me suis prosterné, mais devant toute la douleur humaine. »

FEDOR DOSTOÏEVSKI

L'homme

Il se trouvait quelque part plus loin que les aiguilles de ma montre.

Cela n'a pas encore eu lieu. Il ne sait rien du trouble. Ce sont des odeurs de printemps suspendues dans l'air frais du matin, des odeurs d'abord, toujours, des odeurs maculées de couleurs, en dégradé de vert, en anarchie florale confinant à l'explosion. Puis il y a les sons, les bruits, les cris, qui expriment, divulguent, agitent, déglissent. Il y a du bleu dans le ciel et des ombres au sol, qui étirent la forêt et étendent l'horizon. Et ce n'est pas grand-chose, parce qu'il y a aussi tout ce qui ne peut se nommer, s'exprimer, sans risquer de laisser en route la substance d'une émotion, la grâce d'un sentiment. Les mots ne sont rien face à cela ils sont des habits de tous les jours, qui s'endimanchent parfois, afin de masquer la géographie profonde et intime des peaux; les mots, une invention des hommes pour mesurer le monde.

À l'époque, je m'attendais à plus rien dans ma vie.

Taire les mots. Laisser venir. Il ne resterait alors rien que la peau nue, les odeurs, les couleurs, les bruits et les silences.

Ça faisait longtemps que je me racontais plus d'histoires.

Les histoires qu'on raconte, celles qu'on se raconte. Les histoires sont des maisons aux murs de papier, et le loup rôde.

J'avais renoncé à partir... Pour aller où, d'abord?

Les retours ne sont jamais sereins, toujours nourris des causes du départ. Que l'on s'en aille ou que l'on revienne, de gré ou bien de force, on est lourd des deux.

Le soleil était en train de chasser la gelée blanche.

Le soleil-monstre suinte, duplique les formes qu'il frappe en traître, traçant les contours de grandes cathédrales d'ombre sans matière. C'est la saison qui veut ça.

Je le voyais pas. Comment j'aurais pu deviner?

Il connaît cet endroit autrement qu'en souvenir. Quelque chose parle dans sa chair, une langue qu'il ne comprend pas encore.

Comment j'aurais pu imaginer qui il était?

Il est grand temps que les ombres passent aux aveux.

L'enfant

Il s'avance dans le parc, pieds nus, bras légèrement décollés du corps, se tenant voûté, démarche faite d'hésitations ; progressant droit devant, comme dans un corridor tellement étroit qu'il lui est impossible de dévier d'une ligne imaginaire. Il n'a pas encore cinq ans, son anniversaire est dans sept jours. La date est soulignée sur un calendrier dans le grand salon.

Frêle silhouette réchauffée aux rayons d'un soleil qu'on lui a toujours interdit, « pour préserver ta peau », répète la vieille dame sans plus d'explications ; mais les interdits ne sont-ils pas faits pour être franchis, et même saccagés, piétinés, détruits, afin que d'autres apparaissent, encore plus infranchissables et surtout plus enviabes ? Il n'échappe pas à la règle en marchant dans l'allée. Au début, il grimace lorsque des graviers s'incrument dans la tendre plante de ses pieds, puis il finit par ne plus rien sentir, trop accaparé par cette liberté dont il rêve à longueur de journée, campé en temps normal derrière de grandes fenêtres closes aux vitres parfaitement transparentes, donnant le change,

avec à la main un livre d'images ou quelque objet de nature à tromper son ennui.

L'ombre des arbres ne l'atteint pas. Cela le rend heureux de sentir frissonner sa peau au contact d'une lumière sans filtre. Les femmes ne l'ont pas vu sortir de la vaste demeure aux allures de château. C'est la première fois qu'il échappe à leur vigilance ; il s'y est longuement préparé, pour ne pas manquer son coup. Il ne se retourne pas, craignant de voir apparaître quelqu'un qui accourrait vers lui, le visage barbouillé d'affolement, quelqu'un qui le sermonnerait et le ramènerait séance tenante dans ce ventre de pierres qui l'étouffe. Elle, la vieille dame. Alors, il ne se retourne pas, invoque quelque dieu enfantin pour qu'il la tienne à distance, le temps qu'il accomplisse ce qui gonfle son cœur. Bien sûr, il est trop jeune pour concevoir l'espace et le temps ; ne conçoit que la liberté et ce qui s'ouvre devant lui : une porte immense, sans battants, ni ferrures, ni gonds, ni verrou, ni même l'ombre d'une porte.

Il est presque arrivé, n'a plus qu'à tendre le bras pour ouvrir ; une vraie, celle-là, faite de bois solide. « Mon Dieu, si tu me permets d'aller jusqu'à lui, je t'appartiendrai pour toujours » ; il en fait serment à voix haute. Et, comme il s'apprête à pousser la porte, son cœur cesse de battre. Un bruit au-dessus, décuplé par la peur. Roucoulement. Ce n'est rien qu'un pigeon qui va et vient sur une dalle en quête de débris accumulés par la pluie durant la nuit. Son cœur pompe de nouveau le sang, et le recrache bonifié. Le temps et tout ce qui se passe à l'intérieur prend un sens, même le désordre a du sens.

Il relève la clenche et tire la porte à lui de toutes ses forces,

avec ses deux petites mains aux ongles manucurés, de sorte à ménager un entrebâillement tout juste fait pour y glisser le profil de son corps. Il pénètre dans ce large couloir qui distribue une série de stalles faites de bardeaux dans leur partie inférieure, prolongées d'épaisses grilles en fer ; il en compte huit au total. Émergeant de la pénombre floutée par la lumière du dehors, des chevaux s'ébrouent en regardant l'enfant d'un air hautain, quémendant pour la forme une mesure de fourrage par des mouvements de tête, plus curieux de l'apparition que de ce qu'ils pourraient obtenir d'elle, ne croyant pas vraiment qu'un si petit être puisse satisfaire leur demande. L'enfant observe les animaux, cherche celui qui, plus que tout autre, emballe son cœur de gamin à chaque fois qu'il le voit parader derrière les vitres sous la carcasse aguerrie de l'homme qu'on lui interdit aussi d'approcher ; deux silhouettes épousées, convolant dans les allées du parc, l'une chérie et la seconde enviée. Le voici. Animal vénéré. L'enfant laisse filer du temps, il veut que le cheval le reconnaisse comme il l'a reconnu lui au premier regard qui fit galoper son cœur jusqu'à l'épuisement, jusqu'à l'instant précis de la rencontre. Janus, il sait son nom, car il l'a entendu prononcer par la vieille dame, le préféré de son fils, a-t-elle dit un jour en écrasant une larme vénéneuse. L'enfant attend encore une poignée de secondes. Une douce peur frémit sous sa peau, une de ces peurs délicates qui mènent à l'inconnu. Il ouvre la porte de la stalle, entre, la repousse et s'en tient là. Le cheval renâcle, recule, se calme un peu et s'immobilise contre le mur du fond ; il ressemble à une pierre de jais enfoncée dans un banal rocher, une enveloppe

démoniaque où brûlent des feux. L'enfant n'est rien face à l'animal ; il le sait, et pourtant il marche vers lui, ses pieds nus foulent la paille maintes fois tassée par la bête prodigieuse, qui dresse fièrement la tête sans jamais l'abaisser tout à fait. Debout désormais sous la gorge, l'enfant lève un bras, le tend au maximum, et de la pointe des doigts ne parvient qu'à effleurer la naissance du poitrail.

Janus, réputé pour sa fougue et sa part indomptable, héritage de la sauvagerie de ses ancêtres, soulève un sabot, le repose et le soulève de nouveau, toujours plus haut, toujours plus fort, observant ardemment l'enfant ; et les martèlements dévorent l'espace qui les sépare à peine. Il ne s'agit pas d'exprimer une véritable colère, plutôt l'esquisse d'une puissance animale. À cet instant, l'enfant devrait être terrifié. Il ne l'est pas. Ses yeux brillent de fierté, déclament un bonheur silencieux. Puis il baisse la tête, ferme les yeux. Attend. Attend que naisse enfin l'inconcevable lien, le temps de donner à l'animal l'occasion de l'épargner ou de lui offrir le néant. Peu importe ce qui se passera ensuite. Cela doit être.

Gabriel

J'ai avancé en âge, traversé le temps en voyageur obéissant et attentif; et me voici toujours entre les mains du Seigneur, paré de confusion. En vérité, je ne les ai jamais quittées, même s'il me semble qu'en maintes occasions il n'a su que faire de moi. Par mes actes au moins, je ne l'ai jamais trahi.

Je me souviens du jour où me fut octroyé l'insigne honneur de servir l'Église, sous l'égide du chanoine D. en la cathédrale du T., bercé par le *veni creator* en fond sonore de ma profession de foi; en pensées et en paroles, une main sur les Évangiles en guise de paraphe: *Que Dieu me soit en aide et ses saints Évangiles*. J'embrassai ensuite la froide pierre de l'autel, offrant mon cœur à la Passion du Christ. Ce baiser dont je garde encore le goût lorsque me vient le désir du souvenir, comme tout homme qui souffre du présent.

Mes parents auraient désiré que je m'élève plus haut dans la hiérarchie ecclésiastique, en tout cas plus haut qu'une simple charge pastorale. Ils ne sont plus là pour m'en faire grief, ni me pousser à plus d'ambition que je n'en recèle; disparus